SESSION 2022
Métropole - Antilles - Guyane - Réunion - Mayotte

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
A1 FRANÇAIS ÉCRIT

Série : STAV

Durée : 180 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Aucun**

Le sujet comporte 5 pages.

I - QUESTIONS DE COMPRÉHENSION …… 8 points

II - ARGUMENTATION : au choix du candidat, essai ou écriture d'invention …….. 8 points

III - EXPRESSION ÉCRITE …….. 4 points

SUJET

Le sujet comprend trois textes et des questions.

TEXTE 1 : Émile ZOLA, *Germinal,* 1885

TEXTE 2 : Maylis de KERANGAL, *Un chemin de tables*, 2016

TEXTE 3 : Joseph PONTHUS, *À la ligne Feuillets d'usine*, 2019

TEXTE 1

À la recherche d'un travail dans le nord de la France, le jeune Étienne Lantier découvre l'univers de la mine.

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Des moulineurs[1], aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, « sonnant à la viande », pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.

– C'est profond ? demanda Étienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

– Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages[2] au-dessus, le premier à trois cent vingt.

Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Étienne reprit :

– Et quand ça casse ?

– Ah ! quand ça casse...

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants capables de digérer un peuple. Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

Émile ZOLA, *Germinal*, partie I, chapitre 3, 1885

1. « moulineurs » : ouvriers qui chargent le charbon dans les « berlines » (wagonnets).
2. « accrochages » : paliers du puits où « s'accrochent » dans la cage de l'ascenseur les berlines vides et pleines.

TEXTE 2

Mauro, titulaire d'une maîtrise en sciences économiques, voue une passion au monde de la cuisine depuis son plus jeune âge. Il est loin de Mia qu'il a connue lors de ses études à l'étranger et travaille dans le restaurant Aux Voltigeurs.

Le restaurant est vaste : soixante à soixante-dix couverts. Deux services à midi et deux le soir assurés par une équipe de quatre personnes – *assez sport comme taf*, Mauro me tend un bol de pistaches. Ce n'est pas de la haute cuisine, mais les produits sont frais, le cadre agréable et le jeune homme s'entend bien avec ceux qui tiennent l'établissement, des Ariégeois durs au mal – aux fourneaux, deux frères de même taille et de même corpulence, boule à zéro, tête rentrée dans les épaules, sourires francs ; en salle, leurs épouses, elles-mêmes sœurs, grandes gueules affectives et diligentes, corps vigoureux, mâchoires carrées et voix de fumeuses.

Aux Voltigeurs, Mauro se confronte donc aux gros services, aux cadences dingos, apprend à encaisser les coups de feu[1], quand les assiettes tout juste dressées décampent les unes derrière les autres ; il acquiert la résistance physique. Se dépasse, voltige d'une tâche à l'autre justement, devient polyvalent. Les patronnes l'adoptent, à son égard rivalisent de bienfaits, lui réservant ces belles tranches de foie de veau au jus de framboise gorgées de protéines, du jus de viande dans une tasse pour qu'il se fortifie, et des coupes de sorbets maison aux couleurs pastel, mais il ne touche à rien, pas le temps, pas le temps, ou alors, comme d'habitude, debout sur le coin du plan de travail. De même, elles se disputent pour le soigner s'il se brûle, s'il se coupe, et plantées côte à côte dans la cour, le regardent réparer son pneu de vélo en lui préparant les rustines. Mauro les aime bien.

Bientôt, il passe toute sa journée au restaurant, finissant par s'endormir sur une banquette dans l'arrière-cour, chat au soleil quand les chefs eux aussi font la sieste, ou, mieux, saisissant là l'occasion de parler un peu à Mia tout en grillant son forfait – Mia qui décrochera une fois sur douze, sans pouvoir lui parler tendrement, elle aussi est au boulot. En réalité, si Mauro ne profite pas davantage de sa pause, c'est qu'il est déjà trop fatigué pour bouger, ou plutôt trop anxieux de se fatiguer davantage avant de reprendre le service du soir, et se dit qu'il n'est pas franchement stratégique d'empiéter sur son temps de pause avec des trajets à vélo. Difficile alors d'entreprendre quelque chose, d'aller boire un verre en terrasse avec une copine – moi par exemple –, voir un film dans une salle climatisée, nager à la piscine, faire un tour en barque.

Maylis de KERANGAL, *Un chemin de tables*, 2016

1. « coups de feu » : les moments en cuisine où l'on est le plus affairé.

TEXTE 3

Dans ce roman qui se lit comme un long poème, le narrateur évoque son expérience d'intérimaire au sein d'une usine.

Je ne sens plus l'odeur de l'usine qui au départ m'agaçait les narines
Le froid est supportable avec un gros pull-over un sweat-shirt à capuche deux bonnes paires de chaussettes et un collant sous le pantalon
Les charges lourdes me font découvrir des muscles dont j'ignorais l'existence
La servitude est volontaire
Presque heureuse
L'usine m'a eu
Je n'en parle plus qu'en disant
Mon usine
Comme si petit intérimaire que je suis parmi tant d'autres j'avais une quelconque propriété des machines ou de la production de poissons ou de crevettes
Bientôt
Nous produirons aussi les coquillages et crustacés
Crabes homards araignées et langoustes
J'espère voir cette révolution
Gratter des pinces même si je sais par avance que ce ne sera pas possible
Déjà qu'on ne peut pas sortir la moindre crevette
Il faut bien se cacher pour en manger quelques-unes
Pas encore assez discret la vieille collègue Brigitte m'avait dit
« J'ai rien vu mais gaffe aux chefs s'ils t'attrapent »
Depuis je loucedé[1] sous mon tablier avec ma triple paire de gants qui me coupent de l'humidité du froid et de tout le reste pour décortiquer et manger ce que j'estime être à tout le moins une reconnaissance en nature

Joseph PONTHUS, *À la ligne Feuillets d'usine*, 2019

1. « loucedé » : vient de l'expression argotique « en loucedé » qui signifie en cachette, sans se faire remarquer

I. QUESTIONS DE COMPRÉHENSION (8 points)

Cette partie appelle des réponses précises et rédigées.

QUESTION 1 : Textes 1,2 et 3 (5 points)

Vous comparerez les représentations du monde du travail dans les trois textes.
Vous ferez apparaître les points communs et les différences, en vous appuyant sur des éléments précis des textes.

QUESTION 2 : Texte 3 (3 points)

En quoi ce texte est-il à la fois poétique et réaliste ?
Vous justifierez votre réponse en vous appuyant sur des procédés d'écriture pertinents.

II. ARGUMENTATION (8 points)

Vous traiterez, au choix, l'un des deux sujets suivants :

Essai

En quoi la littérature et les autres arts témoignent-ils des réalités du monde du travail ?

Vous répondrez à cette question dans un développement structuré et argumenté de deux pages minimum, en vous appuyant obligatoirement sur le corpus, et en mobilisant les œuvres étudiées en classe, vos lectures personnelles ainsi que votre expérience de spectateur.

OU

Écriture d'invention

Mauro adresse une lettre à ses parents pour les convaincre de sa décision de travailler désormais dans le domaine de la restauration.
Vous rédigerez cette lettre argumentée de deux pages environ et vous adopterez le ou les registre(s) littéraire(s) adapté(s) à la situation et au propos.

III. EXPRESSION ÉCRITE (4 points)

Sur l'ensemble de la copie.